

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1932)
Heft: 84

Artikel: Études critiques : l'idée de la raison
Autor: Gex, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ETUDES CRITIQUES

L'IDÉE DE LA RAISON

Jean DE LA HARPE, *L'idée de la raison dans les sciences et la philosophie contemporaine*. (Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel. Quinzième fascicule.) Neuchâtel 1930.

L'étude de M. Jean de la Harpe se réclame des épistémologues contemporains : MM. Brunschvicg, Lalande et Meyerson, avec en plus une inspiration foncièrement kantienne.

L'auteur professe, ainsi que son maître M. Lalande, que toute étude philosophique qui se respecte doit commencer par poser des définitions précises, aussi ouvre-t-il son ouvrage par une revue des divers sens du mot raison. Après avoir éliminé les sens qui ne conviennent pas, l'auteur retient les trois acceptations suivantes : la raison, 1^o comme faculté judicatoire et discursive, 2^o comme principe régulateur ou normatif, 3^o comme système d'idées a priori.

M. de la Harpe pose nettement le but et la méthode de son travail. Il ne prétend pas s'attaquer au difficile problème de l'invention traité par M. Brunschvicg dans ses grands ouvrages, mais il veut se borner à « remonter du donné à ses conditions d'intelligibilité » au moyen de l'analyse réflexive. Pour ce faire, il envisage successivement la raison à quatre points de vue différents, soit à celui de la psychologie, à celui de la sociologie, à celui de la logique, enfin à celui de la réalité.

Psychologie. La raison étant de l'ordre du psychique relève nécessairement en un sens de la psychologie. Toute la question est de préciser ce sens. Si nous examinons la matière de la psychologie, nous constatons premièrement que, du point de vue du psychologue, toute manifestation de conscience possède une égale valeur existentielle : l'idée fausse est aussi réelle que l'idée vraie ; secondement, le psychologue généticien étudie l'apparition chez

l'enfant des notions réputées a priori comme le résultat d'un développement naturel. Il faut conclure de ces faits que la raison conçue comme principe normatif et comme système d'idées a priori, n'a pas de fondement psychologique — par contre la psychologie constate l'existence de la raison discursive —, mais il faut se garder de transformer cette absence de fondement psychologique en une preuve psychologique de l'inexistence de la raison normative et possédant une structure a priori, comme l'ont fait certains psychologues. C'est là ériger indûment la psychologie en épistéologie, c'est faire du « psychologisme ».

Il suffit d'ailleurs pour confondre le « psychologue » — comme le baptise M. de la Harpe — en le convainquant d'illogisme, d'examiner non plus la matière, mais la forme de la psychologie. Le psychologue est un savant, il possède une méthode qu'il croit valable pour chercher la vérité psychologique, qu'est-ce à dire sinon qu'il use des éléments normatifs et a priori de la raison dans son activité scientifique, alors même qu'il s'imagine naïvement pouvoir contester l'existence de ces éléments au moyen des résultats d'une telle activité !

En résumé, la psychologie n'atteint que le représentatif, mais elle implique, en tant que discipline scientifique, le normatif et l'a priori.

Sociologie. Avec la sociologie, nous abordons un problème des plus passionnantes : celui du devenir rationnel. En montrant l'évolution de la raison et de ses normes, la sociologie a ruiné le rationalisme classique qui concevait la raison comme un tout invariable et éternel. M. Louis Rougier dans ses *Paralogismes du rationalisme* en a déduit la condamnation de tout rationalisme. Mais c'est là une conclusion abusive, une extrapolation illégitime : les empiristes se sont trop empressés de crier victoire. Le point de vue sociologique, parallèlement aux résultats obtenus par les psychologues généticiens, doit amener à épurer et reviser le rationalisme, nullement à le répudier. Pour effectuer cette délicate mise au point, M. de la Harpe a recours aux conceptions de son maître M. Lalande sur la raison constituante et la raison constituée⁽¹⁾.

Le fait acquis, et sur lequel s'accordent rationalistes modernes et empiristes, est que la raison évolue.

Pour faire le procès de l'empirisme qui admet que la nature s'inscrit en quelque sorte d'elle-même dans la science, sans activité intellectuelle propre, il suffit d'examiner de près un exemple précis de l'élaboration scientifique d'une notion : il devient alors évident que cette élaboration est toute chargée d'éléments intellectuels et témoigne du pouvoir de création de l'esprit.

Donc, d'une part, une analyse épistématologique correcte dénonce l'insuffisance de l'empirisme, d'autre part, la sociologie montre que l'on doit renoncer à la thèse dont avait vécu jusqu'alors le rationalisme : l'identité de la raison.

Une solution de ce difficile problème a été fournie par M. Brunschvicg

(1) Cf. le no d'oct.-déc. 1931 de cette Revue : Jean DE LA HARPE, *La philosophie de M. A. Lalande*, p. 338.

qui insiste sur les caractères d'imprévisibilité et de spontanéité de la raison dans son progrès. Le seul moyen de connaître le degré d'évolution de la raison est de le saisir *a posteriori* au moyen de l'épistémologie, dans la science constituée, de là la grande importance que M. Brunschvicg attribue à l'histoire. M. Brunschvicg dénonce tout particulièrement la vanité de l'établissement d'une liste *a priori* à laquelle la raison serait censée se conformer, car ces *a priori* limiteraient le pouvoir de création de la raison, ce qui est inadmissible. M. de la Harpe critique ce refus brunschvicgien de se prononcer au sujet de l'orientation de l'évolution rationnelle. « Si la pensée n'était qu'invention pure et seulement création toujours renouvelée, alors le développement même de cette pensée devrait nous être *absolument* inintelligible : c'est parce que création et invention s'allient à des éléments permanents, à des invariants de la pensée, qu'on peut suivre la courbe de son évolution et qu'elle se révèle un progrès. » (p. 47) Pour M. de la Harpe l'évolution se fait en s'éloignant « constamment d'un passé *moins* logique pour se rapprocher d'un avenir *plus* logique » (p. 85).

Le développement de la raison ne peut s'expliquer que par la notion d'une virtualité de la raison qui se réalise au fur et à mesure du développement rationnel engendré par le contact avec l'expérience (p. 51). A chaque pas de cette ardue conquête rationnelle, une structure déterminée de la raison absorbe et organise un certain contenu expérimental qui réagit sur elle et détermine une nouvelle structure (p. 43).

M. de la Harpe distingue les *a priori* de structure — qui sont proprement des normes dérivant de la nature virtuelle de la raison et qui se révèlent progressivement — des *a priori* fonctionnels qui, eux, se transforment peu à peu (p. 53). Il est regrettable que M. de la Harpe n'ait pas donné d'exemple en cet endroit, mais sans doute les catégories dont il sera parlé plus loin constituent d'excellents exemples de ces *a priori* fonctionnels.

Logique. La raison constituante est cette activité insaisissable en elle-même, toujours supérieure à ses produits (raison constituée) et tendant à les dépasser, c'est la véritable raison pure dont on ne peut que constater les incarnations déficientes. M. de la Harpe ne pouvant humainement nous présenter cette raison constituante elle-même, va nous offrir ce qu'il pense être la moins imparfaite de ses incarnations, à savoir la logique formelle la plus élaborée : la logique symbolique.

M. de la Harpe met tout de suite en garde contre l'affirmation erronée de l'identité du logique et du rationnel : celui-là n'est que la condition nécessaire (non suffisante) de celui-ci (p. 56).

Quelle est la signification rationnelle des règles logiques ? On peut concevoir ces règles comme étant entièrement conventionnelles (conventionalisme d'un Rougier) ou entièrement nécessaires (réalisme platonicien d'un Russell). « L'hypothèse de beaucoup la plus simple et la plus plausible est précisément celle du rationalisme : on considère ces êtres logiques comme de *simples ex-*

pressions d'opérations rationnelles, comme définissant l'élément permanent de la Raison au fur et à mesure de la conscience qu'elle prend de son activité. Leur virtualité, c'est l'activité même de la Raison : elles n'ont pas existé pendant fort longtemps, car l'activité rationnelle était trop pauvre et la matière à élaborer trop grossière, mais petit à petit la Raison les a créées, d'où la part de nécessité qu'elles manifestent en raison même de leur fonction et la part de contingence qui revient à leur expression matérielle. » (p. 59)

Le fait que les principes logiques se découvrent progressivement ne condamne que leur innéité, non leur « *a priorisme virtuel* » (p. 61). Le sort du rationalisme n'est pas éli, comme le pense M. Louis Rougier, à la notion d'innéité. Il suffit que les règles fondamentales de la logique, sans être innées, soient virtuellement *a priori*, pour définir ainsi une infrastructure de la raison permettant d'étayer un rationalisme nettement caractérisé.

Mais cette « infrastructure de la raison », si étroite qu'en puisse être la définition, n'est-elle pas elle-même variable au cours du progrès rationnel ? M. de la Harpe répond de nouveau en faisant appel à la notion de virtualité. Certes, l'évolution de la raison n'est pas niable, mais il faut tenir compte du fait que les règles de la logique — surtout lorsqu'il s'agit des règles fondamentales — ont été « *jouées* » spontanément bien avant de pouvoir être explicitées consciemment. Ceci explique que le changement lui-même a un caractère normatif, que « *l'évolution de la logique est une évolution logique* » (p. 68) toujours commandée — qu'on s'en rende compte ou non — par l'infrastructure de la raison qui reste virtuellement identique à elle-même.

M. de la Harpe analyse ensuite les trois principes fondamentaux de la logique à la lumière de la logistique, puis il discute la question si controversée de la valeur et de l'utilité de la logique. Comme codification, la logique est incapable de nous faire faire une découverte nouvelle, bien que la capacité de raisonner logiquement soit éminemment féconde : il faut soigneusement distinguer entre une pensée qui s'applique logiquement à un objet et une pensée qui se retourne sur elle-même pour examiner son propre travail. Enfin, la logique est fort utile pour éprouver la cohérence des édifices scientifiques en dégageant l'axiomatique qui les étaye.

Ce formalisme de la raison, qui constitue la logique, permet de saisir au plus près les schèmes sur lesquels s'appuie la raison constituante et « *elle ne peut être saisie que dans son rapport à ces schèmes, comme l'activité qui préside à leur formation* » (p. 82), mais à son tour ce formalisme, qui est tout proche de la raison constituante, n'est qu'une première approximation fort imparfaite de la raison constituée (p. 90). A s'hypnotiser sur lui, on risquerait de commettre le péché hégelien qui consiste à s'imaginer qu'un déroulement formel de raisonnements peut nous renseigner sur le réel.

Réalité. Une analyse poussée montre que la structure rationnelle « *n'a précisément de signification que par rapport à un donné* ». La raison suppose un donné à expliquer et à organiser : sans lui, elle ne peut apporter la plus

petite connaissance, et ce donné lui-même, perception interne et externe, loin d'être une substance s'opposant à la raison, est déjà tout pénétré de caractères intelligibles. L'indétermination des formes logiques, c'est-à-dire leur indifférence à l'égard du contenu, implique qu'il ne peut y avoir invention qu'en prenant résolument le donné expérimental comme point de départ.

La réalité est tout à la fois résistance à l'esprit (source des irrationnels de M. Meyerson), et source de progrès rationnel (diversité permettant l'identification effective), donc ni les qualificatifs de rationnel et d'irrationnel ne lui conviennent, pris absolument. Le concept de réalité n'est pas un concept statique, défini une fois pour toutes, c'est un concept qui « n'autorise jamais de conclusion définitive ». « En fait, la réalité n'est jamais pour nous que le dernier terme de notre recherche, lorsqu'elle est couronnée de succès. » (p. 104)

Idéalisme et réalisme sont également déficients dans l'explication de la réalité, car ils mutilent une part essentielle de celle-ci. La raison, comme fonction de réalité, substitue « à l'extériorité donnée une intériorité construite » sans jamais supprimer ni pouvoir expliquer ce dualisme initial qui est la condition de son exercice (p. 109). Ainsi le rationalisme, tel que M. de la Harpe le conçoit, n'a rien d'arrogant, il n'a pas la prétention — que l'on feint malicieusement d'attribuer à tout rationalisme — d'expliquer en droit toutes choses, les conditions d'explication y comprises.

Entre le pur formalisme logique et la multiplicité du donné expérimental, le fossé est trop grand pour que la raison puisse efficacement jouer d'une façon immédiate, aussi, pour avoir prise sur le réel, doit-elle construire des concepts spéciaux qui sont déjà chargés de réalité : ce sont les catégories. « Les catégories ne sont ni exclusivement *a priori* ni radicalement *a posteriori* : elles sont *plausibles*, suivant l'excellente expression de M. Meyerson ; elles sont rationnelles, mais d'une intelligibilité médiate. Elles fondent en un mot un type de vérité que l'esprit humain a dû construire en corrélation avec la réalité qui l'enveloppe ; les formes logiques resteraient les mêmes, quels que fussent le système spatio-temporel et ses dimensions, alors que les catégories seraient certainement autres si nous ne vivions pas dans un système de solides indéformables à trois dimensions ou si notre constitution psycho-biologique était autre. » (p. 116) La double origine assignable aux catégories (*a priori* en un sens et *a posteriori* en un autre) fait justement comprendre qu'elles sont des notions jamais achevées dont la compréhension s'enrichit et se modifie sans cesse au fur et à mesure du progrès scientifique.

Pour terminer, M. de la Harpe esquisse la constitution de quelques catégories très générales (nombre, espace, temps, causalité) en vue d'illustrer son exposé. Au sujet de la catégorie du nombre, l'auteur, après avoir reconnu l'échec du panlogisme de Russell, dénoncé par M. Brunschvicg, estime qu'un tel échec « n'exige pas qu'on renonce à déterminer les racines logiques du nombre » comme le veut M. Brunschvicg (p. 121).

Si l'œuvre actuelle de la raison n'est pas parfaite et si celle-ci est incapable

de tout expliquer, cependant « *la raison est le seul roc d'airain sur lequel fonder l'édifice de la science : elle est le seul point de vue qui donne à la marche millénaire vers la vérité un sens et une raison d'être* » (p. 134).

* * *

L'étude de M. de la Harpe est remarquablement claire et précise, l'auteur aborde chaque fois les difficultés de face, sans chercher à les esquiver. Enfin il a le constant souci, à l'encontre de M. Brunschvicg, de toujours dégager les caractères d'invariance des processus évolutifs qu'il étudie, comprenant bien qu'une évolution quelconque perd tout sens intelligible si elle n'est définie en fonction de certains invariants qui la structurent.

Ajoutons que l'un des charmes de cette étude est sa vivante actualité : elle nous introduit au cœur même des passionnantes discussions actuelles entre les grands épistémologues français.

Dans de récents articles de la Revue de métaphysique et de morale, intitulés *De la vraie et de la fausse conversion*, M. Brunschvicg a répondu aux critiques dont il a été l'objet. Au sujet de la recherche des racines logiques du nombre que M. de la Harpe croit légitime, ainsi que nous l'avons dit, M. Brunschvicg répond à ce dernier qu'il « ne peut y avoir de « racines logiques du nombre » dans une psychologie de l'intelligence fondée sur le primat du jugement, parce qu'il est devenu impossible d'y réduire le nombre ou le concept à une expression unilinéaire, parce que l'un et l'autre impliquent une opération qui consiste à mettre en rapport, soit *ordination* et *sériation*, soit *compréhension* et *extension* » (*R. M. M.*, 1931, p. 231).

A notre avis, « rechercher les racines logiques du nombre », n'implique pas que l'on récuse le primat du jugement qui nous paraît une vérité définitivement acquise aujourd'hui, précisément grâce à des travaux de logique. M. de la Harpe a lumineusement expliqué que le rationalisme n'était nullement réfuté par l'apport de la sociologie, mais bien reposé dans des termes nouveaux qui en épurent la notion. De même, nous semble-t-il, la psychologie de l'intelligence qui se rattache au primat du jugement n'abolit pas la valeur de la logique, comme le pense M. Brunschvicg, mais elle appelle une nouvelle logique pour remplacer la logique conceptualiste (logique des classes) : c'est une *logique fonctionnelle* qu'elle réclame, telle que celle que développe M. Arnold Reymond⁽¹⁾. « Ce n'est pas la notion, mais l'opération, qui est le véritable objet de la généralisation mathématique », a écrit le logicien Dufumier cité par M. Brunschvicg (*ibid.*, p. 231). Dans une logique qui reconnaît la primauté du jugement sur le concept, la notion s'expliquera par l'opération qui l'engendre et non par le rattachement à une autre notion. Mais il n'est pas absurde en soi de rechercher l'origine d'une notion telle que le nombre, seulement, la « racine logique du nombre » devra être cher-

⁽¹⁾ Cf. Revue des cours et conférences, à partir du no du 30 avril 1931 : Arnold REYMOND, *Les principes de la logique formelle et la critique contemporaine*. Cette œuvre va paraître en volume, avec des compléments, chez l'éditeur Boivin à Paris.

chée dans une opération et non dans d'autres notions. L'expression « racine logique » n'implique pas, quoiqu'en pense M. Brunschvicg, que cette racine ne puisse pas être une opération, et « logique » ne signifie pas « statisme ».

Dans le même article, M. Brunschvicg affirme énergiquement contre ses divers critiques, qu'« indépendance et imprévisibilité ne signifient, à aucun moment ni aucun degré, désordre ou arbitraire » et il nous semble que cette fois M. Brunschvicg parle un langage nouveau qui se rapproche beaucoup de celui de M. de la Harpe. Voici en effet plusieurs textes significatifs où le philosophe français affirme, plus nettement qu'il ne l'a jamais fait, une permanence d'attitude de la raison : « En fait, le procédé qui est à l'œuvre dans les démarches spontanées des sociétés inférieures, c'est cette correspondance terme à terme, c'est l'acte de relation pure, qu'au sommet même de l'analyse moderne le génie d'un Cantor devait découvrir comme le fondement de la mathématique prise dans toute l'ampleur et dans toute la fécondité de son développement » (*ibid.*, p. 230). « Les découvertes de l'ethnographie contemporaine nous permettent de déceler, à travers les coutumes en apparence les plus déconcertantes des sociétés inférieures, l'exigence latente de cette même fonction de réciprocité à laquelle notre civilisation doit le redressement de l'image sensible de l'univers » (*ibid.*, p. 234).

Donnons enfin ce texte qui nous a été signalé par M. Arnold Reymond « Telle que nous l'avons comprise et retracée, l'histoire de la pensée humaine n'a jamais donné prétexte, dans notre esprit, au moindre soupçon d'incoordination, à la moindre inquiétude d'incohérence. Le problème qu'elle pose, comme y a fortement insisté M. Piaget au cours de l'analyse qu'il a bien voulu consacrer à l'*Expérience humaine et la causalité physique*, c'est celui de l'*orthogénése*⁽¹⁾. Or, ce problème se résoud d'une façon directe et positive dès lors qu'on a prévenu toute interférence entre le réalisme déductif, qui veut que l'avenir soit tout donné « par avance », cristallisé dans la formule d'un principe, et l'idéalisme réflexif pour qui la spontanéité d'une fonction, effectivement à l'œuvre dans la suite des temps, s'éclaire au terme de son accomplissement. Autrement dit, l'*a priori* ne se devine pas ; il se découvre » (*ibid.*, p. 229). Donc, l'*a priori* existe mais on ne le découvre qu'*a posteriori* : cela revient à dire qu'il est virtuel, pour parler comme M. de la Harpe.

Il est extrêmement satisfaisant de constater que les deux plus célèbres épistémologues français actuels vont en quelque sorte à la rencontre l'un de l'autre : si M. Brunschvicg paraît prêt à tempérer quelque peu la liberté

(1) Au mot *orthogénése*, nous lisons dans le *Vocabulaire* de M. Lalande cette définition de Rabaud : « Doctrine d'Eimer d'après laquelle l'organisme renfermerait en lui des directions de développement pré-déterminées ; *il les suivrait fatalement et n'en pourrait suivre d'autres* (c'est nous qui soulignons) ; mais il ne les suivrait pas spontanément ; s'il passe d'une forme à l'autre, ce serait sous l'influence expresse de facteurs externes ». On voit qu'en acceptant le terme d'*orthogénése*, M. Brunschvicg limite vigoureusement cette fameuse libre spontanéité de la raison sur laquelle il avait insisté presque exclusivement jusqu'alors.

d'orientation du devenir rationnel, M. Meyerson de son côté, qui avait soutenu dans ses premières œuvres la thèse de la raison invariable a, depuis, nuancé beaucoup cette affirmation abrupte pour la rendre plus adéquate à l'enseignement de l'épistémologie contemporaine⁽¹⁾. Il semble qu'ils se rapprochent tous deux de la thèse modérée que défend M. Jean de la Harpe à la suite de son maître M. Lalande.

M. GEX.

(1) Dans *De l'explication dans les sciences*, M. Meyerson accepte la thèse radicale de l'invariance alors que dans la *Déduction relativiste* il consacre tout un chapitre à l'évolution de la raison (p. 299-327). Cf. son dernier ouvrage paru postérieurement à celui que nous analysons : *Du cheminement de la pensée* (p. 703-704), où il adopte une position moyenne, tout à fait en harmonie avec celle de M. de la Harpe.